

Marie

– Pourquoi ?

La nuit était tombée sur la plage à présent déserte. La question l'avait frappé comme une balle de revolver et Jean ne savait pas répondre. Il avait essayé de mettre son bras autour de ses épaules, de l'attirer contre lui. Marie s'était dégagée sans brusquerie, mais fermement. Elle ne voulait pas, elle ne voulait plus qu'il la touche. Assis dans le sable, ils regardaient encore l'horizon où le soleil avait disparu depuis longtemps dans un flamboiement de carte postale. Les vagues venaient mourir à quelques mètres devant eux. Il n'y avait que le bruit du ressac et les lumières du port, là-bas au bout du cap.

Les vacances étaient terminées, ils avaient voulu rester le plus longtemps possible pour voir mourir ce dernier jour, les gens étaient partis petit à petit et ils avaient suivi silencieusement la longue descente du soleil, de l'autre côté du monde.

– On s'écrira ?

– Non !

– Pourquoi ?

Encore une fois, il ne répondit pas. Il devina qu'elle pleurerait en silence, la tête baissée. Ses cheveux cachaient son visage et il n'y avait plus assez de lumière pour qu'il voit les larmes sur ses joues. Il savait qu'il ne le reverrait plus jamais, son visage, ni son sourire, ses yeux verts aux nuances si changeantes, la blondeur de ses longs cheveux et surtout il n'entendrait plus son rire. Il essaya d'imaginer la vie, sans elle... Il eut envie de la prendre dans ses bras, encore une fois, la dernière, puis il se ravisa... A quoi bon compliquer encore les choses, c'était déjà assez difficile !

– Je ne comprends pas, dit-elle en reniflant, tu es libre, ton ex-femme s'est remariée, ton fils a vingt-cinq ans...

– Ce n'est pas à cause d'eux, ils sont sortis de ma vie !

– Alors pourquoi ?... pourquoi ?... pourquoi ?... Je t'aime !

– Chut !... Tais-toi, Marie...

– Tu ne m'aimes pas... dis-le que tu ne m'aimes pas... au moins ce sera clair, je n'ai été pour toi qu'un passe-temps pour tes vacances, c'est ça ?... Oh ! je voudrais mourir !

Elle se leva et se mit à courir en direction des lumières du port. Il ne fit pas un geste pour la retenir. C'était fini, il était seul et il pouvait enfin lui dire tout ce qu'il avait envie de lui dire, elle ne l'entendrait pas.

– Je t'aime Marie, je t'aime tellement. Je n'ai jamais aimé comme ça. Je n'avais pas le droit, Marie... pas le droit ! Je ne suis qu'un salaud !

Il parla longtemps, à la nuit, aux étoiles, à l'écume des vagues...

Aux premières lueurs de l'aube, il était toujours là, assis dans le sable. Il vit l'ambulance qui s'arrêtait sur le parking, au bout de la plage, il se leva et se dirigea vers elle sans hésiter. Les deux infirmiers vinrent à sa rencontre, ils étaient souriants.

– Alors, monsieur Jean, on a encore découché ? On s'inquiétait à la clinique. Heureusement qu'on sait où vous trouver ! C'est pas raisonnable à soixante et dix ans de dormir dehors sur la plage, vous allez attraper froid ! Vous étiez encore avec Marie ?

– Elle est partie, dit Jean... Je ne la reverrai plus... plus jamais !

– Ça fait vingt ans, monsieur Jean, que vous nous racontez cette histoire, vous aviez cinquante ans, elle seize... c'était pas possible. Allez venez ! Vous allez arriver juste à l'heure pour prendre le petit-déjeuner et vos médicaments.

Christian Marcon

Manosque le 13 octobre 2001